6 PAGES 5 CENTIMES

L'Egalité

DE ROUBAIX TOURCOING

Fondé en 1893

Téléphone : A LILLE N° 1.03 — 22.82 — A ROUBAIX N° 3.22 — A LENS N° 0.52 — A DOUAI N° 4.12

ABONNEMENTS — Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les Bureaux de poste.

	3 mois	6 mois	1 an
Nord et Départements limitrophes	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

NUMÉRO 5 CENTIMES

PUBLICITÉ — Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger.

Vendredi 21 Mars 1913

M. Barthou a accepté de former le Ministère

Un Ministère Barthou

C'est décidément M. Louis Barthou qui constituera demain le nouveau ministère, et d'ores et déjà il est intéressant de constater que dans les déclarations qu'il a faites aux journalistes, après sa visite à l'Elysée, il a affirmé son désir de réaliser une réforme électorale basée sur la représentation des minorités.

Cette déclaration ne manque pas d'un certain courage.

En effet, le cabinet Briand est tombé sur la volonté nettement exprimée par le Sénat de maintenir le scrutin majoritaire ; — et la Chambre elle-même, malgré des votes précis en faveur de la R. P., s'est dégagée hier, comme pour faciliter l'enterrement de première classe d'une réforme qui dominait la vie politique du pays.

Malgré cela, M. Barthou a tenu à continuer la lutte en faveur de la R. M., bien qu'il n'y fût pas forcé. Il convient de l'en féliciter.

C'est vraisemblablement mardi que la déclaration ministérielle sera lue. Elle portera sur la réforme électorale, et aussi sur la modification de la loi militaire actuelle.

Le futur Président du Conseil s'est, en effet, prononcé très énergiquement pour le rétablissement du service de trois ans. L'occasion était pourtant belle de tenir compte des manifestations nombreuses qui se sont produites dans le pays et des précisions qui, après quelques jours d'embellement, sont venues nous éclairer sur les véritables raisons de l'effort allemand.

Loin d'avoir des arrières-pensées d'offensive, il est maintenant établi pour les hommes de bonne foi que les sacrifices militaires de nos voisins de l'Est sont surtout motivés par le désarroi de la Triplice, par les progrès de l'armée russe, par le groupement inquiétant des peuples guerriers de l'Europe orientale.

Il était logique et simple de revenir sur les décisions prises dans un moment d'affolement par le ministère qui vient de disparaître, et de rechercher, par des sacrifices financiers et par des avantages accordés aux engagés volontaires, un secours au rétablissement de la loi de trois ans.

M. Barthou n'a pas jugé devoir le faire. Nous le regrettons très sincèrement.

OPINIONS

Dernier Effort

Au début de la guerre des Balkans, les catholiques français ont essayé de bafouer le gouvernement de la République et surtout le président du Conseil — aujourd'hui président de la République — pour sa généreuse tentative en faveur de la paix.

Les chrétiens orthodoxes étaient armés par la main de Dieu qui voulait sans merci l'extermination des Turcs : c'était la revanche de la Croix contre le Croissant. Et chaque jour, la « bonne presse » s'efforçait de réveiller le vieux chauvinisme, jadis cultivé par la « Ligue des Patriotes ».

Quelle abominable diversion pour détourner les esprits de la « défense laïque » !

Ah ! si elle avait pu, par ses excitations, échauffer les membres du parlement, énerver les ministres, et nous lancer dans quelque aventure guerrière !

Le peuple ne s'est pas laissé prendre à la manœuvre et nos pieux confrères ont usé en pure perte leur encre délayée de fiel.

Quand, au début de Janvier, le parlement fixa au 3 mars la discussion des projets de loi sur la fréquentation scolaire et sur les mesures à prendre pour enrayer la campagne d'infâme calomnie contre nos institutions laïques, les chefs du parti catholique changèrent de tactique.

L'élection présidentielle étant imminente, ils voulurent avoir leur président. Oh ! il ne s'agissait pas de faire élire ni un M. Piou, ni un M. de Ramel, ni un quelconque Grousseau, mais bien d'aider à l'élection d'un homme qui, dans leur pensée, pourrait, par reconnaissance, leur être sinon favorable, du moins indulgent. — Ma foi, le procédé était habile : on fit vibrer la corde patriotique, un grand journal illustré, d'allure républicaine — équivoque pour qui sait lire et dont l'origine est plus que suspecte — organisa un référendum, et le 18 janvier nous eûmes un président de la République que la « bonne presse » qualifia de « national ».

Installé à l'Elysée, M. Poincaré ne tint aucun compte des objurgations cléricales, et la « bonne presse » chercha autre chose.

Depuis plusieurs mois, les camelots du roi — ce sont les avant-coureurs du parti catholique — publiaient force factums indigestes sur la France abandonnée aux Allemands et pressurée par les juifs, et contre les républicains traîtres à la patrie, tandis que les canards à la solde de l'Eglise accusaient, depuis les incidents de Chambéry, les instituteurs de cultiver l'antipatriotisme parmi leurs élèves.

Et cependant les républicains ne se laissaient pas intimider !

On allait donc discuter les « lois infâmes », porter une nouvelle atteinte à la « liberté », à l'« autorité », au « droit » des pères de famille.

On verrait bien si le parlement avait cette audace ! Et l'on déversa à flots toutes les vannes ouvertes, les injures les plus grossières, les mensonges les plus sauvagement, les calomnies les plus perfides.

Et la date fatale approchait ! Et l'inquiétude redoublait chez les saintes gens. On était aux abois.

Tout à coup arrive la nouvelle que l'Allemagne va augmenter son armée, accroître son armement.

Ah ! la bonne aubaine !

« La guerre ! la guerre est menaçante ! clame la « bonne presse » avec une sainte fureur. Vous ne diviserez pas la nation contre elle-même au moment où la France va avoir besoin de tous ses enfants pour la défendre ». En quelques jours, de tous côtés, dans tous les pays travaillés par l'Internationale noire, il n'y eut qu'un cri : L'Allemagne prépare la guerre contre la France. On répandit mensonge sur calomnie, et la France faillit s'affoler. Les hommes de sang-froid qui conseillaient le calme et la réflexion, qui adjuraient leurs concitoyens de ne pas se laisser entraîner par des excitations chaudement, n'étaient plus écoutés, et la « bonne presse », continuant son œuvre infâme, les appelait traîtres ou vendus à l'Allemagne. Allant plus loin, grâce aux professeurs bien pensants que l'Eglise a eu l'habileté d'introduire dans l'Université, elle fit envoyer au gouvernement des pétitions de potaches, de gamins de 12 à 16 ans, réclamant le service militaire de trois ans.

La jeune génération se redresse, écrit un Escobar en soutane ; « Dieu le sait, et la patrie en sait quelque chose ».

Voyant déjà la France en proie aux horreurs d'une guerre déchaînée par sa horde malfaisante et moins française que catholique et royaliste, escomptant nos malheurs pour abattre la république et nous ramener, avec un Philippe VII qui n'est pas dans les vapes, un dixième congréganiste, le ministre jésuite écrit — ô aberration ! — « Ne sentez-vous pas un long frémissement vous parcourir les veines quand toute la jeunesse française est sortie de toutes les écoles et de toutes les professions de France pour répondre « présente » à l'appel de la France ? »

« Toute la jeunesse de toutes les écoles de France » ! Tous, liens, les instituteurs antipatriotes n'auraient donc fait que des patriotes !

Vous perdez la tête, bonhomme.

Toute la jeune génération reste patriote ; mais ce qui différencie la jeunesse laïque de la jeunesse catholique, c'est que la première, consciente et réfléchie, est ennemie du chauvinisme, tandis que l'autre, inconsciente et bornée, ne comprend rien au vrai et pur patriotisme ; elle n'est que chauvine et sur commande encore, parce que prêtres et camelots du roi lui promettent le bonheur par le trône et le paradis par surcroît.

Les cyniques patriotards, contempteurs de la République, s'imaginant déjà tenir toute la jeunesse, ont tellement l'habitude de l'injure, qu'après avoir dit que l'appel patriotique était fait par la voix du gouvernement défunt, accusaient ce même gouvernement de ne pas comprendre « la génération nouvelle », de se faire le complice du plus abominable « des attentats contre la liberté de la conscience humaine ».

La crise ministérielle sera pour eux une crise du régime ; ils l'insinueront, puis le crieront avec une belle indignation patriotique, et, dernier et suprême effort, ils demanderont la dissolution de la Chambre et adjureront le Président de la République de la prononcer.

Toutes les difficultés gouvernementales, intérieures ou extérieures, les réjouissent, et, plutôt que d'aider à les surmonter, ils s'efforcent — patriotiquement — de les aggraver pour retarder et, s'il se peut, faire échouer les projets de défense laïque.

Leur patriotisme n'a qu'une seule signification : détruire l'école laïque pour abattre la république.

Républicains des deux Chambres, ayez une bonne fois conscience de la situation ; unissez-vous et, d'un commun et vigoureux effort, abattez la secte infâme qui a fait de l'injure une règle, de la calomnie un principe.

Jules BELLE.

CHOSES ET AUTRES

Pour une femme

Mon confrère espagnol, M. Juvé de Buloix, me demande de m'associer à la campagne qu'il mène en faveur de Maria Llopès, une pauvre Catalane dont l'aventure est vraiment terrible.

Maria Llopès a fait le coup de feu au moment de l'affaire Ferrer. Condamnée à mort, elle fut graciée par le ministère Morel, puis expulsée. Elle vint à Paris et entra comme employée dans une coopérative, où elle a laissé les meilleurs souvenirs. Actuellement, elle subit une peine de six années de réclusion pour émission de fausse monnaie. Elle est pourtant innocente, affirme M. de Buloix. Et il faut l'entendre ! Il y met tant de conviction et de feu qu'il amollirait le plus obstiné des juges d'instruction.

Non certes que j'accepte toutes ses raisons. Il prétend, par exemple, que Maria Llopès est une victime de la police espagnole. Et je sais bien que la police n'est pas toujours délicate ; je sais bien qu'il y a des erreurs judiciaires — et c'est une honte ! — et des chasses désespérées dont les innocents sont victimes, pour les revoir à leur place, les vrais coupables. C'est même, j'aime mieux les preuves morales que M. de Buloix apporte à l'appui de sa campagne. Il a fait naturellement une enquête approfondie et partout il a recueilli sur Maria Llopès les renseignements les meilleurs. Les commerçants eux-mêmes chez qui elle écoula sa fausse monnaie, sont convaincus de sa bonne foi. Reste que la monnaie était fausse et que Maria Llopès a été l'objet d'une dénonciation en règle. « Eh bien qu'est-ce que cela prouve ? » réplique M. de Buloix. Et à qui fera-t-on croire que cette femme qui s'est battue si vaillamment pour une idée, bonne ou mauvaise, qui a laissé partout une réputation de désintéressement et de probité, à qui fera-t-on croire que Maria Llopès a pu devenir du jour au lendemain une malhonnête créature ? » Ensuite, M. de Buloix multiplie les témoignages, accumule les preuves morales, crie, affirme et s'indigne. Il est très émouvant.

Et qui sait s'il n'a pas raison, et s'il n'y a pas actuellement dans une prison de France, une pauvre Catalane innocente ?

GRIFF

CHRONIQUE

La Pèlerine

— Prends-la ! dit Mme Renne à son mari.

Petite, vieillotte, la pèlerine avait long et serait, elle ensemble, à ces chiens d'appartement qui grognent toujours.

M. Renne, un grand garçon rêveur, regarda la pèlerine de gros drap que sa femme détenait du pouce-manteau. Il avait l'air décontenté. Jusqu'à la dernière minute, il avait espéré qu'on oublierait de rencontrer de ce vêtement, gênant à bicyclette.

— Il va pleuvoir ! annonça sa petite femme, je ne me soucie pas que tu te mouilles. Un rhume coûte cher. Si tu meurs, que deviendrai-je ? Tes parents ne me feront pas des rentes. Je ne me remarierai pas. D'ailleurs, tu dois mourir sous les portes. Plutôt achever ton sort en vrai de charbon et mourir asphyxié !

Mme Renne prit la pèlerine et, soulevant d'une boule pour qu'il n'eût plus qu'à l'assujettir autour du guidon.

— Et quoi cela te gêne-t-il, je te le demande ? Ah oui, ce n'est pas élégant ! Ce n'est pas chic ! Tu veux faire le paradis pour les belles dames qui sont à bicyclette. Il ne te convient pas d'avoir l'air de porter un paquet. Et d'abord je suis bien bête de te laisser aller seul. Qui sait où tu vas ? Tu me mentes ensuite ce que tu veux ? Tu mens peut-être ?

Renne baissait la tête, patient, en grand enfant qui laisse passer la semonce. Il savait que la plus timide allégation, la plus vague résistance exaspérait sa femme, et que la scène alors n'en finirait pas. Elle était aujourd'hui de paisible humeur, en un de ces bons jours. Il se retint de répliquer.

— Et prends garde que la pèlerine ne se crente à la roue : elle pourrait s'user aussi en frottement. Ne perds pas la ficelle, comme l'autre jour. Qu'est-ce que tu regardes ? Tu sais poli de m'écouter.

Renne, placide, contemplait le ciel immuablement bleu, s'inspirant de cette sérénité.

— Eh bien, qu'attends-tu ? Ah ! tu m'embrasses ! Je ne suis pas dupe. Des cajoleries ! Allons, va ! Qu'est-ce que tu attends ?

Renne, estimant la pantomime plus sûre et plus prudente, sourit d'un air détaché, tandis que son pouce, limant son index, qui se mit à aller et venir, simulait une émission de monnaie.

— De l'argent ? Tu vas boire froid, dans des courants d'air ? Tiens, et qu'comme tu glisse pas des pièces fausses ! Voilà cinq francs ! Tu m'en rendras compte.

M. Renne serra l'argent dans son portemonnaie, embrassa de nouveau sa femme, et l'air sérieux, car une manifestation de gaieté lui eût attiré les plus vifs reproches. Il descendit, pas trop vite non plus, l'escalier, et avec la même sage lenteur, une fois dans la cour, alla prendre sa bicyclette, remisée dans un petit hangar appartenant au concierge. Il sentait, du haut d'où la fenêtre du quatrième en adaptant soigneusement la pèlerine au guidon, que le regard de Mme Renne se fixait sur lui ; il l'emporta dans son dos, comme une flèche ardente...

⁂

Le soleil frappait à pic ; la route blanche se dévidait à toute vitesse comme le ruban d'une bonne mécanique ; petits bois, maisonnettes, champs, peupliers, tout le paysage courait en sens inverse de M. Renne, qui, pédalant avec ivresse, courbé sur son guidon, les bras élargis, voyait se rucher sur lui l'horizon et s'agrandir à vue d'œil les talus, les bouquets d'arbres qui, de loin, semblaient si petits. Et M. Renne sifflait un petit air de galoup frénétique.

Il fallait d'un tel train qu'il ne s'aperçût pas que la ficelle qui assujettissait sa pèlerine au guidon se dénouait, petit à petit, sournoisement, comme si elle voulait lui jouer un mauvais tour et le faire accabler de reproches. Et tandis qu'il fendait l'espace, sans une idée, ivre de joie animale, hagard de courir ainsi toujours plus vite, la ficelle chypocrite détendait ses spirales de serpent ; un bout pendit, un coin de la pèlerine se mit à l'aise, fit poche. Et paf ! juste au moment où M. Renne, triomphant, saluait une nouvelle borne kilométrique, la pèlerine se détacha, sauta sur la route. Il ne vit pas le petit éclair noir de la chute, déjà distant de dix mètres, puis de cent, puis de mille. La pèlerine, aplatie au sol, y resta pareille à une bête noire, à une chose morte.

Renne, sur sa bicyclette délestée qui s'enfuyait plus légère, pédalait avec délire !

⁂

Quel réveil ! Ce fut dans un bon petit cabaret, sous une tonnelle où il buvait du vin blanc trempé d'eau de seltz en souriant à la pensée que le crapaud de bronz cloué sur un jeu de tonneau ouvrait une bouche démesurée de soif, mais que lui ne boirait pas de vin blanc, ce fut en pleine fraîcheur de repos que Renne, contemplant avec un féroce orgueil sa bicyclette étayée contre un poteau, s'aperçut que quelque chose d'essentiel lui manquait. La conscience du malheur en précéda l'évidence.

— La pèlerine !

Quel cri ! L'univers se décolora soudain ; dans la tonnelle, un petit vent aigre souffla, le vin blanc avait perdu toute saveur, la bicyclette montra les tares de son vernis écaillé et de son pneu fatigué, le crapaud de bronze du jeu de tonneau ricana diaboliquement. Tout ce que Renne déployait d'énergie, de volonté au gagne-pain de chaque jour, son courage de brave homme, sa résistance morale s'affaissèrent, effondrés.

Une sueur froide lui courait le long du dos. Il paya, s'élança sur sa bicyclette et fiévreusement, le pour aux talons, refit en sens inverse la route sur laquelle il venait de battre si brillamment le record. Il rencontra une carriole de boucher, plus loin une femme grosse, puis une voiture de bohémiens que conduisait un drôle à tignasse, lequel arrêta sur lui des yeux luisants, moqueurs et roublards. Renne faillit lui demander s'il n'avait pas rencontré de pèlerine. Le respect humain l'empêcha de parler, peut-être aussi l'obscur soupçon que le bohémien l'avait prise et cachée sous les hardes de la marmaille qu'on entendait crier et pleurer dans la boîte roulante.

Il espérait encore, d'ailleurs. Et ce n'était plus tant la peur de sa femme qui le harcelait : il lui prenait une sourde et grondante révolte. Le sarcasme s'y mêlait. Une pèlerine d'hiver, au printemps, par un soleil à cuire des œufs ! Eh bien, au diable ! Qu'elle fût perdue, qu'elle fût volée, il s'en moquait un peu, en fin de compte ! Alors, tout à coup, il se rappela les yeux louches du bohémien. C'était lui, parbleu ! qui avait trouvé l'objet. A la façon dont il avait vu venir le cycliste dont il avait scruté la physionomie... Renne en était sûr, maintenant !

Que faire ? Se lancer à la poursuite de l'homme, le sommer de montrer ses paquets, lui faire rendre gorge ? Et si ce n'était pas lui ? Sa colère contre la malencontreuse pèlerine, son dépit d'être floué, lui passèrent. Une gaieté, immédiatement refoulée, et telle qu'il n'en avait jamais éprouvé de semblable, le saisissait, le jugulait, le poussait à se rouler dans l'herbe des fossés.

Puis il réfléchit, repris à des considérations pratiques. Si elle l'avait forcé à prendre ce vêtement, c'était pas inérit mal entendu mais affectueux. Elle était neuve, d'ailleurs, cette pèlerine. Elle avait coûté vingt-neuf francs. Ce serait trop bête de la perdre. Apprenant l'existence de la propriété de la chose, il monta manifeste à côté de sa roulotte, en riant dans sa barbe.

⁂

— Ta... ta... ta pèlerine ! s'exclama Mme Renne suffoquée.

— Ah ! ma pèlerine, dit-il négligemment... J'avais trop chaud. Elle me gênait. Je l'ai vendue.

— Hein !... bêla la petite femme médusée.

Froidement, il tira trente-cinq francs de sa poche, les lui tendit :

— Tiens, je n'ai pas fait une mauvaise affaire : six francs de bénéfice ! Tu t'achèteras avec un petit cadeau.

Elle resta désarmée, quoique tourmentée et méfiante :

— Mais à qui, à qui l'as-tu vendue ?

— A un cabaretier qui a une mauvaise bronchite. Il la regardait d'un œil d'envie, en toussant. Alors nous causions, tu comprends...

Et, goûtant une ivresse machiavélique à ce bénin mensonge, il songeait que ce n'était pas le payer trop cher avec les trente-cinq francs qu'il gardait depuis trois mois en cachette, craignant à toute heure qu'elle les découvrît ; et, allégé de ce risque, il le fut encore davantage de ne plus avoir à subir dorénavant l'odieuse pèlerine.

Mais Mme Renne déclara posément :

— Demain, mon chéri, je t'achèterai la pareille !

Paul MARGUERITTE.

ECHOS

LA METHODE PRATIQUE

Tout le monde ne peut se rendre en Suisse pour pratiquer les sports d'hiver. Voici une méthode commode que préconise un savant américain :

« Tous ces sports violents et lointains ne sont que prétexte à dépenses et à perte de temps, à rivalités d'amour-propre, de coquetterie et de flirt.

» Pour raffermir ses jambes, pour éviter l'embonpoint, rien ne vaut mieux que de monter beaucoup de marches d'escalier. Pour dégager le thorax et fortifier l'épine dorsale, il n'y a rien de meilleur que de se mettre à genoux et de laver le carrelage, surtout si l'on a soin de travailler des deux mains à la fois. La manœuvre du balai élargit les épaules, de même que l'habitude de tirer l'eau du puits et de passer des seaux. Une femme qui fait son pain à la maison et qui, chaque jour, pétrit la pâte, acquiert, en peu de temps, d'admirables avant-bras. Une heure de savonnage est meilleure pour l'hygiène, qu'une semaine de tennis. »

Il est permis d'en douter.

GENEROSITE

On a prétendu que le sultan, en un mouvement large et patriotique, aurait dit :

« S'il faut de l'argent pour payer les frais de la guerre, prenez mon trône ».

A première vue, la donation d'un trône ne semble pas un sacrifice colossal.

Mais, en y regardant de plus près, l'opinion varie.

Le petit cadeau du sultan représente 125 millions de francs (soit cinq millions de livres turques).

Ce siège, que les Osmanlis enlevèrent aux Turcs, est en or massif, naturellement. Toutes les faces sont émaillées de gemmes précieuses, et les coussins ruisselent de perles.

Comme confort, il vaut mieux être assis sur un fauteuil recouvert en moleskine, car la moindre qualité des perles n'est pas l'élasticité mais c'est un meuble intéressant à donner en gage, et qui fait mentir la phrase de Napoléon :

« Qu'est-ce qu'un trône ? Quatre morceaux de bois recouverts de velours ».

RICHESSE

Le vicomte Tredegar, l'homme le plus riche de l'Angleterre, est mort dans sa propriété située aux environs de Newport. Il avait un revenu annuel de plus de vingt millions de francs.

Cela ne l'a pas empêché de mourir, remarquera M. de La Palisse.

La Grève générale belge

Notre Interview avec Furnémont

Comment le grand mouvement belge est préparé et sera mené pacifiquement, mais avec fermeté.

Nous avons rencontré, hier, à Lille, le citoyen Furnémont, le grand leader socialiste belge. Nous l'avons rencontré, — où l'on n'a pas coutume de voir beaucoup d'hommes politiques, — au Palais des Beaux-Arts. Il parcourait les salles, admiratif, connaisseur, en s'attardant devant tel Jordaens, au coloris puissant, tel Goya, d'une hallucinante beauté, tel dessin d'Albert Dürer, dont la fine exactitude et le naturel admirable d'expression remplissaient Furnémont d'une intense joie d'artiste.

Le propre du journaliste est d'être un trouble-fête. Nous avons essayé d'interrompre la promenade émerveillée de l'amateur pour le ramener aux préoccupations de l'élu socialiste :

— « Citoyen Furnémont, puis-je vous demander quelques indications sur la grève générale belge ?

— « Attendez un peu, voulez-vous ? Achevez avec moi la visite de votre très précieux musée filloix. Menez-moi vers les dessins de la collection Wicar... »

Et c'est ainsi que fut l'entrée en matière de notre interview.

La grève sera vraiment générale

En sortant du Palais des Beaux-Arts, Furnémont nous dit :

« Les belles sensations, que les impressions d'art ! Comme il faut souhaiter avec force que tous les hommes soient admis à les ressentir, à agrandir assez le domaine de leurs connaissances jusqu'au point de s'extasier devant un chef-d'œuvre ou de frémir d'émotion à l'audition d'une pure musique.

» Seules les races indépendantes, les esprits libres ont pu produire de grandes choses en art ; seuls les peuples cultivés ont eu les apprécier.

» Par ce détour de pensée, je viens au sujet dont vous me parliez : la grève générale belge. Cette grève est nécessaire, désormais, pour imposer au gouvernement de la Belgique la volonté populaire qui désire le suffrage universel.

» Le suffrage universel est l'expression de la liberté d'un peuple, la condition de sa grandeur future, de son épanouissement moral et intellectuel.

» Nous voici en plein sujet...

— « Croyez-vous à la réalisation de la grève générale en Belgique ?

— « Si j'y crois ! Mais je suis certain qu'au Congrès ouvrier de dimanche prochain, à Bruxelles, la grève générale sera décidée pour le 14 avril, à une énorme majorité.

— « Et toutes les corporations « marcheront » ? Les Flamands comme les Wallons ?

— « Toutes les grandes organisations ouvrières sont prêtes à la grève. Elles l'attendent, tranquillement, en Flandre comme en Wallonnie.

» Le 14 avril, il n'y aura plus un mineur au travail, plus un verrier, plus un carrier.

» La grève est une affaire de discipline. La classe ouvrière belge veut montrer qu'elle est capable d'un formidable effort et même ceux qui ont manifesté une opinion défavorable, dès le début, à la grève générale, se solidariseront avec leurs camarades, pour parfaire le triomphe de l'idée.

» Ainsi, les métallurgistes, qui avaient été parmi les moins enthousiastes, à l'origine du mouvement, mobiliseront, dès le 14 avril, une bonne moitié de leurs hommes. Après quelques jours, le reste suivra, par réflexion ou par arrêt du travail aussi dans les usines que les mineurs n'approvisionneront plus en charbon.

— « Les cheminots abandonneront-ils les chemins de fer ?

— « La situation des cheminots belges n'est pas la même que celle de la plupart des cheminots français. En Belgique, ils sont employés de l'Etat et soumis comme tels à des règlements très sévères.

Le citoyen FURNEMONT

« Je ne crois pas qu'ils quitteront leur service. Mais je connais leur esprit de solidarité ouvrière. Ils sauront, je le pense, maintenir, à leur façon, le mouvement général. Il y a la « grève perlée » à leur disposition. Est-il besoin d'insister ?... »

La « grève perlée » est un ravenir de la grève des cheminots français. On se rappelle de ce qu'en disaient certains mécaniciens : « Nous ne déserterons pas nos machines. Nous appliquerons le règlement, rien que le règlement, tous les règlements. En suivant les indications prescrites à la lettre, nous ne serons pas en faute, mais nous aurons tant d'arrêts, tant de retards, tant d'incidents, qu'en quelques jours la circulation des chemins de fer sera devenue absolument impossible ! »

Les chemins de fer bloqués en Belgique, les ports arrêtés leur activité continuera ?

— « En supposant, nous répondit Furnémont, que les marchandises continuent à affluer sur les quais d'Anvers ou d'ailleurs, la grève certaine des dockers rendra impossible la vie d'ordinaire si intense des docks, l'arrêt de l'activité d'Anvers aura un rétentissement mondial. La faute en retombera sur le gouvernement, dont la faiblesse est l'essaim de réaction auront déterminé la grève générale.

— « Les approvisionnements de charbon se feront-ils, au moins ?

— « Le gouvernement n'est pas sans inquiétude à cet égard puisque le ministère de la guerre a fait appeler tout récemment les patrons boulangers de Bruxelles pour les [illegible] du service des produits de la boulangerie ».

Les ressources

Pour permettre à l'armée formidable des grévistes d'attendre, des semaines, la capitulation du gouvernement, il faut de l'argent, beaucoup d'argent.

Le citoyen Furnémont semble pleinement rassuré :

« Il y a des mois que les syndicats, que les ouvriers mettent en réserve des fonds pour permettre une longue résistance.

« Des secours nombreux, abondants, nous viennent de la fraction démocratique et maçonnique du Parti libéral. Le grand journal de Bruxelles : « Le Petit Bleu » a annoncé que chaque samedi il mettrait cent mille francs à la disposition du Comité de grève pendant toute la durée du mouvement.

» Les ressources ne manquent pas et ne manqueront pas pour soutenir, aussi longtemps que cela sera utile, la grève générale.

» Je veux ajouter que nos compatriotes ont été extrêmement touchés par le geste de solidarité de ceux qui dans votre région du Nord ont organisé l'hospitalisation des enfants de grévistes, dans des conditions particulièrement heureuses.

» Nos ouvriers sont résolus à tous les sacrifices. Depuis des mois les recettes des brasseurs ont baissé dans de notables proportions. Il n'est pas jusqu'aux coopératives ouvrières qui n'aient vu, comme les commerçants, leurs chiffres de vente se restreindre. Une épargne considérable s'est constituée dans les familles ouvrières. Presque toutes ont maintenant un petit « trésor de guerre ».

» Mais la pensée que les enfants pourraient souffrir de la lutte angoissait les mères, et nos amis du Nord de la France en débarrassant si généreusement nos familles de ce cruel souci ont accompli un acte inoubliable de fraternité, dont nous leur sommes reconnaissants au delà de toute expression ».

Il convient, en effet, de dire ici que la section illoise du Parti socialiste et la loge « La Fidélité » ont organisé à Lille un système d'hospitalisation prêt à fonctionner dès maintenant pour accueillir plusieurs milliers d'enfants de grévistes belges.

A l'aide de souscriptions, de dons, de logements offerts gracieusement, d'organisations spéciales, ces enfants pourront être hébergés, nourris, éduqués, surveillés, durant toute la durée de la grève et dans les meilleures conditions possibles.

L'exode des petits belges peut se produire d'un jour à l'autre : Tout est prêt !

L'impression morale de la grève

Avec le citoyen Furnémont nous nous sommes entretenus de l'effet moral que produirait le grand événement de la grève générale en Belgique.

Car il est à se réaliser encore, ce geste unanime des travailleurs d'une nation, se croisant les bras, le même jour, et durant des semaines. Nul pays ne l'a fait cette expérience et c'est un fait historique que la Belgique va faire entrer là dans les annales de l'époque.

Qu'en pense-t-on, en dehors de la classe ouvrière, dans le public belge ?

Furnémont nous a dit :

« On sait que si les travailleurs sont amenés à recourir à la grève générale c'est que tous les moyens plus pacifiques ont été épuisés pour faire valoir, près du gouvernement, la nécessité d'établir le suffrage universel.

» Une partie de l'opinion libérale nous est nettement favorable. Les démocrates chrétiens libres, comme Daens, l'abbé Pottier